

JANUSZ PAWLIK
Université Adam Mickiewicz à Poznań

L'ÉVOLUTION DES VOYELLES ACCENTUÉES LATINES *i, ē, ō, u* DANS LE SYSTÈME PHONÉTIQUE FRANÇAIS

Abstract. Pawlik Janusz, *L'évolution des voyelles accentuées latines « i », « ē », « ō », « u » dans le système phonétique français* [The development of the Latin stressed vowels *i, ē, ō, u* in the French phonetic system]. *Studia Romanica Posnaniensia*, Adam Mickiewicz University Press, Poznań, vol. XXXII : 2005, pp. 77-86. ISBN 83-232-1465-4, ISSN 0137-2475.

The goal of the present paper is to present the evolution of the Latin stressed vowels *i, ē, ō, u* in Medieval French. Special attention is paid to the fate of the labio-velar sounds *ō, u*, which coalesced in Vulgar Latin into a close-mid vowel *o*. On the other hand, the Latin *ū* is known to have turned into *ü* (*y*) leaving thus a gap in the phonetic system of Medieval French. We think that the close-mid labial *o* should have immediately changed its pronunciation and transformed into a new *u*. Notice that according to many phonetic studies, (almost) any phonetic system in the world holds the vowel *u*, regarded generally as one of the three universal sounds (*i, a, u*). Beyond that, we propose a slightly modified relative and absolute chronology of phonetic changes suffered by the French stressed vowels, often yielding rising and falling diphthongs.

La langue française montre l'évolution phonétique la plus avancée de toutes les langues romanes. Cela concerne surtout le système vocalique qui subit de très profonds changements. Puisque les voyelles latines atones (excepté les initiales) disparurent assez rapidement, les changements les plus importants concernèrent les voyelles accentuées.

L'une des questions les plus intéressantes qui attend toujours une réponse complète est l'évolution des voyelles orales *i, ē, ō, u* dans la Gaule du Nord jusqu'au XIII^e siècle, c'est-à-dire jusqu'à la période reconnue communément comme décisive pour la formation du système phonétique de l'ancien français. Mais tout d'abord rappelons les changements intervenus dans le système vocalique du latin vulgaire. Par rapport au latin classique, cette langue perdit la quantité comme qualité distinctive des phonèmes vocaliques et leur nombre total tomba de dix à sept.

Lorsque la quantité classique s'effaça sous l'influence de la qualité, les anciennes brèves qui étaient plus relâchées devinrent en général ouvertes, tandis que les anciennes longues restaient fermées. Au terme de cette évolution on obtient sept voyelles nettement différenciées : *a, ε, e, i, ɔ, o, u* (Bourciez 1967 : 42).

La diminution du nombre de voyelles fut le résultat de la ressemblance du *i* latin avec le \bar{e} , de ce fait les deux obtinrent une articulation de *e* fermé. De même, le *u* se rapprochait phonétiquement de \bar{o} , ainsi le son commun devint le *o* fermé. Cette étape constitua le point de départ de l'évolution de presque tous les dialectes romans et on estime qu'elle fut atteinte dans les premiers siècles de notre ère.

1. L'ÉVOLUTION DU O FERMÉ EN POSITION ENTRAVÉE ET LA PALATALISATION DE *U* > \bar{U}

En Gaule, on observa dans une période plus tardive un phénomène atypique pour les autres régions appelé l'arrondissement de l'articulation des voyelles arrières *u* (< \bar{u}), qui à partir de ce moment se prononcera \bar{u} (y). Nous ne savons pas hélas comment cela se produisit mais les romanistes sont d'accord en général pour l'attribuer au substrat celtique (Straka 1970 : 24). E. Bourciez (1967 : 151-152) le confirme en écrivant :

On doit supposer que le point d'articulation de la voyelle *u* a commencé à se déplacer de bonne heure (peut-être dès l'époque latine) dans les régions celtiques, et sous la pression d'influences ethniques. Ce changement spontané n'affecte pas seulement l' \bar{u} accentué, libre ou entravé, mais tout autre \bar{u} . En dehors de la Gaule, on le retrouve dans les cantons de la Rhétie occidentale et tout l'Ouest de la Haute-Italie jusqu'au lac de Garde : formes telles que *dür* pour it. *duro* en Lombardie, Piémont, Ligurie, en Émilie seulement jusqu'aux environs de Parme. (...) Toutefois, si le changement de *u* en \bar{u} avait été complet dès l'origine, il semble que le *c* d'un mot comme *cūpa* (fr. *cuve*) aurait dû se palataliser ; et d'autre part, vers le VIII^e siècle, le nouveau son ne devait pas être répandu dans tout le Midi de la France, puisque c'est l'époque où s'est détaché du provençal le catalan qui a conservé *u* dans *dur*, *mula*, etc.

En apparence, on pourrait s'étonner de la thèse du changement celtique qui se serait effectuée après le VIII^e siècle, alors que les habitants de la Gaule ne parlaient déjà pratiquement plus en celte (il s'agit ici du gaulois mort vers le V^e siècle). Les tenants de cette thèse affirment que le gaulois possédait un \bar{u} labiovélaire déjà au II^e siècle de notre ère et que peu de temps après il transmit cette impulsion de changement aux dialectes latins gaulois. Dans W. von Wartburg (1991 : 47-63), on trouve par exemple que le processus de l'évolution *u* > \bar{u} dura quelques siècles et avait un caractère de lent rapprochement des voyelles *u* à \bar{u} ; l'état ayant été atteint entièrement vers le VII^e siècle. Beaucoup de chercheurs des langues celtiques réfutent cependant le point de vue que le gaulois ait jamais disposé du phonème \bar{u} .

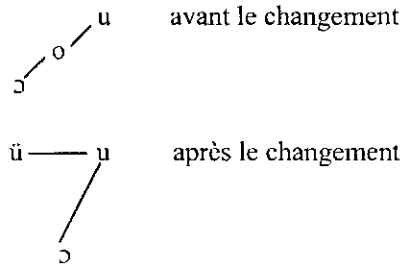
D'un autre côté, l'impulsion pour changer aurait pu venir avec le breton installé sur le continent dès les V–VII^e siècles en même temps que la vague d'émigration de la population celtique des Iles Britanniques. Jusqu'au X^e siècle, cette langue est en expansion atteignant Rennes et Nantes, mais après régressa peu à peu. Les spécialistes affirment qu'il possédait déjà la voyelle *ü* (Jeż. Indoeur. 1988 : 659, 695). Cependant on peut se demander si avec le temps ce changement pouvait aller aussi loin dans le sud pour englober également le nord de l'Italie? Les opposants de cette théorie (par ex. Meyer-Lübke) montrent la Provence comme étant le berceau de ce dit changement qui plus tard atteindrait le reste de la Gaule.

Toutefois quelque soit le moment où eut lieu cette évolution, elle dut avoir une influence sur tout le système. Nous ne pouvons être d'accord avec la thèse répandue que le système vocalique du *roman primitif*, et ensuite de l'ancien français jusqu'au XI^e siècle, était dépourvu de voyelle *u* (cf. Cohen 1967 : 105). La connaissance de base de linguistique générale concernant les conceptions universelles linguistiques exclut cela. Il s'agit du fait que les voyelles *a*, *i*, *u* appartiennent aux voyelles fondamentales, ce qui signifie qu'elles apparaissent dans presque toutes les langues du monde. Cela est d'ailleurs justifié fonctionnellement puisque *u* est l'une des voyelles les plus nettes à percevoir et des plus faciles à prononcer. Elle lie de manière parfaite deux tendances linguistiques, celles à l'économie et à la précision qui enfin sont des facteurs atemporels et universels de l'évolution de chaque langue. S'il en est ainsi actuellement, et ceci est confirmé par les recherches, cela devait en être le cas aussi dans le passé. En fait il est difficile de s'imaginer qu'après la perte de la voyelle *u* (> *ü*) le système phonétique dusse renoncer à un phonème si utile. Cela est tout simplement invraisemblable.

D'après nous, la disparition du phonème *u* entraîna une réaction en chaîne, comparable à celle qui eut lieu dans la langue anglaise au XV^e siècle et connue sous le nom de *Great Vowel Shift*. Quoique ce phénomène en français fut plus limité, son effet direct fut le changement de l'articulation de la voyelle, jusqu'à ce moment, fermée *o* en *u*. On sait que des transitions semblables eurent lieu dans la Gaule du sud où à un moment difficile à définir le *ū* passe au *ü*, ce qui a pour conséquence la transformation du *o* fermé en *u*, par ex. *plus* > *plūs*; *flōrem* > *flor* > *flur* (Mańczak 1988 : 597). Dans le dialecte de l'Île-de-France, le sort de la voyelle étroite *o*, d'ailleurs comme d'autres voyelles, dépendait de la caractéristique de la syllabe dans laquelle elle était contenue. Dans les syllabes fermées non finales elle ne pouvait s'allonger et donc par conséquence se diphtonguer. Dans les syllabes fermées et ouvertes finales une telle possibilité existait. Dans la réalité, la scission des voyelles *o* (> *ou* > *eu*) et *e* (*ei* > *oi*) a été observé dans une telle position. De l'autre côté, d'après nous, dans la position entravée, il existait des conditions favorables pour remplacer le *o* par le *u*. Cela se passa probablement de cette manière, bien que l'orthographe du Moyen-Age représente ce son par *o*, par ex. *lat. GUTTAM* > *afr. GOTE* ; *lat. CUPPAM* > *afr. COPE* ; *lat. COHORTEM* > *afr. CORTE*. Observons comment évolua l'orthographe du mot *tour* au cours des siècles : *lat. TURREM* >

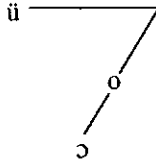
lat. vulg. TORRE > afr. TOR > fr. TOUR. Remarquons que la forme de l'ancien français *tor* ne signifie absolument pas que le *u* latin se prononçait alors comme un *o* fermé ; il pouvait se prononcer comme un *u* mais alors l'utilisation de la graphie *u* (*tur*) pouvait tromper et suggérer une mauvaise prononciation [tù : r]. Malgré cela, nous pouvons parfois rencontrer une telle orthographe (cf. *curt* à côté de *cort*). Alors en définitive, en accord avec la tradition, on utilisa le graphème *o* jusqu'au XIII^e siècle quand on le remplaça par le digraphe *ou*, obligatoire jusqu'à aujourd'hui (*tour, goutte, coupe, etc.*). M. Cohen (1967 : 106) comprend cela de la manière suivante : « Les *o* entravés accentués, dans leur majorité, (...) après avoir été tous *o* au XI^e siècle, du moins selon l'orthographe, sont devenus *u* et pour noter cette voyelle on trouve à partir du XIII^e siècle l'orthographe *ou* ». E. Bourciez présente le même point de vue (1967 : 290) : « (...) au XIII^e s., l'*o* de *cort* se fermant au contraire davantage est devenu *u* écrit *ou* (*court, goutte*), et le Midi a suivi la même voie (également pour l'ancien *o* libre dans *flour, soul, etc.*) ».

Les deux linguistes posent comme point de départ que le changement de l'articulation de *o* > *u* s'est fait assez tardivement. Pour nous en tout cas, il est clair que cette transformation eut lieu directement après celle de *u* > *ü*. Des causes de nature fonctionnelle optent pour la fermeture maximale de *o*. Car il n'y avait pas de raison pour que la place libérée dans le système par *u* ne soit pas occupée par le phonème le plus proche de son articulation comme l'était le *o* fermé. La nouvelle situation apportait une plus grande clarté du système par rapport au système précédent. Comparons les distances d'articulation des voyelles labiovélares avant et après le dit changement :



Comme nous pouvons le voir sur le deuxième schéma, les différences d'articulation entre les trois sons s'allongèrent et par là-même les voyelles arrières devinrent plus claires. Cela ne signifie pas bien-sûr qu'il existe dans la langue une force indéfinie qui réduit automatiquement les qualités secondaires en faveur des principales. Cela ne signifie pas non plus que la cause des changements survenus fut l'objectif de la langue (ou de ses utilisateurs) d'atteindre l'état de perfection communicationnelle. Le français contemporain, lui, créa un système d'oppositions vocaliques très compliqué qui fonctionne avec succès et qui en général se maintient. Il s'agit toutefois du fait que le système contemporain soit symétrique, c'est-à-dire

que les distances d'articulation entre les sons soient à peu près égaux. Si le processus de transformation de $u > \ddot{u}$ n'avait pas provoqué le changement d'articulation de $o > u$, nous aurions affaire à un état de déséquilibre intérieur du système vocalique, mal adapté aux besoins de perception et d'articulation de l'homme. Car dans la langue humaine, on utilise d'abord les sons basés sur des oppositions phonétiques primaires et seulement après les sons supplémentaires (basés sur les oppositions secondaires). Donc, il nous semble invraisemblable qu'un système si déséquilibré ait pu fonctionner pendant très longtemps ; le voilà :



Dans le même esprit, pour la première fois H. Lausberg (1965 : 235-237) s'exprima et remarqua que la cause de ces changements étaient dans les habitudes linguistiques de la population celte habitant la Gaule romaine. Cet auteur affirme que les processus de changements dans le cadre des voyelles labiovélaires étaient liés réciproquement et se succédèrent directement : « A causa de ello (del cambio $u > \ddot{u}$) la u se habría hecho más nítida y a partir de entonces se habrá destacado cada vez más característicamente de la concurrente $o (< u)$ que inmediatamente avanzó hasta el espacio dejado libre por la u » (von Wartburg 1991 : 56). Il y a également des romanistes qui cherchent des explications à ce problème dans des catégories purement structuralistes, plus précisément dans l'asymétrie du système vocalique du latin vulgaire. Par ex. A. G. Haudricourt et A. G. Juillard (1949 : 100 et suiv.) rejettent la théorie du substrat celtique et affirment que la distance d'articulation entre les phonèmes a et u est moindre qu'entre a et i . C'est pour cela que dans un but de nivellation de ces différences u commença à se déplacer sur la ligne $u-i$, ce par quoi les voyelles du rang arrière prirent un plus grand espace d'articulation. Cette modification en premier lieu seulement gallo-romaine se serait déplacée dans le sud, s'arrêtant aux dialectes italiens qui ne se caractérisaient que par trois niveaux d'ouverture vocaliques, et non pas quatre.

En revenant aux dépendances diachroniques entre les phonèmes o et u , il faut affirmer que le problème principal qui en découle est l'impossibilité de définir à quel moment eut lieu la palatalisation de la voyelle arrière $u (> \ddot{u})$ précédant ce changement. Probablement E. Bourciez et M. Cohen, cités plus haut, considèrent intérieurement que cette impulsion intervint à la fin de l'époque de l'ancien français. Un tel point de vue semble être partagé par W. Mańczak (1985 : 28) qui affirme que « le passage de [u] à [y] s'est effectué en vieux français après l'établissement des Normands en Neustrie (911 ; cf. des noms de lieux comme *Étainhus* < v. norr. *Steinhūs*) ». Si tel en était le cas dans la réalité, nous devons

reculer la date de fermeture de *o* vers *u* au plus tôt au X^e siècle, c'est-à-dire à peu près au moment considéré par Cohen et Bourciez.

Remarquons toutefois que Brunot (1966: 152) situe le recul dans le cadre des voyelles labiovélares avant le IX^e s., c'est-à-dire avant l'époque des textes littéraires, comme le fait W. Von Wartburg cité auparavant (VII^e siècle). Aussi G. Straka est d'accord avec cet avis (1970 : 24-26). H. Lausberg va encore plus loin en distinguant les débuts de ce phénomène déjà au IV^e siècle comme la conséquence du passage du système vocalique de la quantité à la qualité. Selon Lausberg, bien que ce processus fut initié plus tôt, il avait un caractère local. Ce n'est qu'à l'époque carolingienne qu'il atteint tout le territoire de la Gaule.

En faisant référence aux toponymes germaniques rappelés par W. Mańczak, il faut citer les noms des villes normandes comme Varouville (< *Warulfus*), *Montebourg*, *Cherbourg* (avec la racine germanique *burg*) dont la forme peut montrer que le dialecte normand de la langue française déjà à l'époque de la fondation de ces villes possédait le son *u* (< *o*).

2. L'ÉVOLUTION DU O FERMÉ EN POSITION LIBRE

Jusqu'à maintenant nous avons analysé l'évolution de la voyelle *o* dans les syllabes latines fermées non finales. Il est temps maintenant de réfléchir sur le phonème analysé en position libre, c'est-à-dire dans des mots tels que :

lat. COLŌ-REM	> afr. COLOUR, COLOR, COLUR	> fr. COULEUR
lat. HŌ-RAM	> afr. OURE, (H)ORE, URE	> fr. HEURE
lat. GU-LAM	> afr. GOLE, GOUIF	> fr. GUEULE

Voici ce qu'en pense à ce sujet F. Brunot (1966 : 152-153) :

O libre avait peut-être commencé à se diphtonguer ; c'est chose qu'on distingue mal à travers les graphies. *Bellezecour*, *soue* dans la Sainte Eulalie semblent indiquer une prononciation *ou*, mais ces exemples sont très peu nombreux ; les textes donnent la graphie *u* (surtout dans l'Ouest), ou la graphie *o*. Il semble donc que la diphtongaison ne se soit pas maintenue, et que *o* ait eu un son de *o* très fermé, peut-être tout proche de notre *ou* dans *jour*. Il l'a gardé jusque vers le XII^e s. Comme il n'assonne qu'avec lui-même, et avec *o* entravé, la nature exacte du son n'a pu être fixée jusqu'ici. Nous l'écrivons *o* : *vos* > *vos*, *toa* > *toe*, *colore* > *color*, *flore* > *flor*.

Etant donné que le sort postérieur de ces deux *o*, l'un entravé, l'autre libre, dont l'un est devenu *ou* (*torre* > *tour*), et l'autre *eu* (*flore* > *fleur*), il est probable qu'ils étaient distincts. Cependant ils assonnaient.

Contrairement à ce qu'affirme Brunot, la diphtongaison de *o* en position libre semble déjà un fait au IX^e siècle. Les exemples tirés de Sainte Eulalie (880) sont tout à fait convaincants. Les graphies de *bellezour* et *soue* rendent exactement le son de la diphtongue descendante *ou*. Il est vrai que pour écrire ce son, on utilisait

le plus souvent la lettre *o* (*u* dans l'ouest), ce qui était la conséquence du conservatisme du système d'écriture, et donc pour des raisons semblables pour lesquelles beaucoup de diphtongues anglaises s'écrivent jusqu'à maintenant à l'aide d'une seule lettre, par ex. *go*, *pope*, *pane*, *wine*, etc. M. Cohen partage cette opinion en écrivant (1967 : 106) :

Un *o* accentué libre est d'abord devenu *ow* (écrit *ou*), puis sans doute *u* (écrit *ou* et *o*) ; puis une diphtongue ou voyelle écrite *eu* se trouvait déjà au 12^e s., orthographe conservée en français moderne avec la prononciation de *ö*. Ainsi latin *flōrem* (accusatif de *flōs*), ancien français *flour*, *flor* (aussi *flur*), puis *fleur*.

Selon cet auteur, l'évolution latine de *ō*, *u* s'était faite de telle manière : *ō*, *u* > *o* > *ou* > *u* > *eu* > *ö*. Il est étonnant que Cohen pense que sans aucun doute il y eut une phase de monophthongaison de la diphtongue *ou* en la voyelle *u*, très sûrement inspiré par les orthographe fréquentes du type *amur*, *flur* considéré par lui comme étant une monophthongue. De plus, il y aurait eu ensuite une diphtongaison de *u* en *eu*, pour en définitive se monophthonguer en *ö*. Nous pensons que bien que dans l'ancien provençal le *o* libre (comme celui en position entravée) donna effectivement *u*, en Gaule du Nord où les voyelles longues subirent une scission, la situation fut différente. Il nous semble beaucoup plus naturel le passage de la diphtongue *ou* en *eu* en évitant totalement la phase de *u* qui complique toute la logique du changement. De ce fait, notre proposition de l'évolution de cette voyelle (absolument pas originale) serait beaucoup plus simple : *ō*, *u* > *o* > *ou* > *eu* > *ö*.

E. Bourciez (1967 : 149) dit que « les *e* et *o* libres se sont diphtongués vers la fin du VIII^e s., et par une étape de *e(e)*, *o(o)* ont abouti d'abord à *ei*, *ou* (*afr. teile* < *tēla*, *seit* < *sit*, *soul* < *sōlum*, *goule* < *gula*) ». La diphtongaison des *e* et *o* fermés en position libre est caractéristique pour les dialectes de la Gaule du Nord et n'est pratiquement connue nulle part. Elle était le deuxième phénomène de ce type dans l'histoire de la langue française et son résultat furent les diphtongues au caractère *descendant*. C'est par cela qu'elle se différenciait de la première diphtongaison (*ascendante*) qui comprit une importante partie des terrains de l'ancien Empire Romain et concernait les voyelles ouvertes *ε* (> *ie*) et *ɔ* (> *uo*). De plus, dans le dialecte de l'Île-de-France, la scission des voyelles avait lieu seulement en position libre, ce qui différençait le français de certaines langues romanes 'périphériques', qui ne connaissait pas de telles limitations (par ex. l'espagnol ou le roumain).

3. CHRONOLOGIE ABSOLUE ET RELATIVE DES CHANGEMENTS VOCALIQUES AU MOYEN AGE

Dans les mots monosyllabiques cités auparavant, figurent aussi bien les *u*, *ō* ainsi que les *i*, *ē* latins, qui se transformèrent en diphtongues *ou* et *ei*. De celles-ci, se développèrent les voyelles *ö* (*eu*) et les diphtongues *wa* (*oi*). Font exception ici

les pronoms non accentués *nōs*, *vōs* qui comme termes très souvent utilisés se développèrent d'une autre manière : *ō* > *ou* > *u* (*ou*). Toutes les formes citées possédaient des voyelles accentuées écrites parfois, au Bas Moyen Age, comme des diphtongues descendantes, mais d'après nous ce changement s'effectua bien auparavant. Car si le pronom *leur* commença à être écrit ainsi (à côté de *lor*) depuis le XIII^e siècle, il est clair que ce changement phonétique n'eut lieu ni au XII^e ni au XI^e siècle, mais largement avant. Si cela avait été le cas, les mots contemporains tels que *gote* (< *guttam*), *cope* (< *cuppam*), dont les voyelles accentuées se trouvaient alors en position libre, auraient du également se diphtonguer. La loi phonétique concernant la diphtongaison des voyelles étroites aurait déjà cessé de fonctionner. Tous les mots que nous avons cités durent se diphtonguer au début de l'application de cette règle, dont E. Bourciez date l'apparition au VIII^e siècle et G. Straka au VI^e siècle (1970 : 63). La date de cet événement est difficile à établir, comme la majorité des questions liées avec la chronologie absolue, mais les deux nous semblent vraisemblables.

En tout cas, la diphtongaison des *e*, *o* libres dans les mots terminés par une voyelle (à l'exception de *a*) survint avant la perte de la voyelle finale, donc se trouvant encore en syllabe ouverte, par ex. *flōrem* > *floure*[*flou-re*] > *flour*. S'il en était autrement, les termes avec les *o*, *e* originalement entravés par une double consonne, après la perte du *e*, *o* final, se seraient transformés en monosyllabes capables de créer une diphtongue. Nous allons illustrer cela avec deux exemples :

turrem > torre > tor > [*tour]
 siccum > secco > sec > [*seik]

Bien sûr il est difficile d'établir absolument quand ces événements eurent lieu, en tout cas dans les « Serments de Strasbourg » (842) il n'y a déjà plus de traces de *e*, *o* final. Dans ce texte, il n'y a pas non plus de traces de diphtongues, quoiqu'il soit sûr que le dialecte de l'Île-de-France devait posséder alors au moins les diphtongues ascendantes *ie*, *ue*, par ex. *Pierre*, *ciel*; *uef*, *muet*. Il nous faut aussi supposer que les diphtongues descendantes *ei*, *ou* existaient également dans la langue. F. Brunot (1966 : 145) est de cet avis, quand il écrit : « Ainsi le scribe ne sait pas comment noter *ei* de *saveir*, *podeir*, *deift*; il emploie l'*i* »¹.

D'autre part, la scission des voyelles libres en diphtongues descendantes devait intervenir comme processus phonétique avant la simplification des groupes consonantiques intérieurs. Cela concerne en particulier les consonnes doubles (géménées) qui au fait empêchèrent la création de diphtongues: par ex. *guttam* > *gote* > *goutte* [*gut*]. Si l'ordre avait été inverse, ce mot aurait subi également la

¹ Nous rappelons ici le fait que ce document selon beaucoup de romanistes, ne montre pas de traits typiques du francien. Ce qui semble pencher pour cette idée est le manque de palatalisation de [k] avant *a* dans certains mots comme *cosa*, *cadhuna* ainsi que l'utilisation fréquente de la lettre *u* au lieu de *o* (par ex. *amur*, *returnar*). Malgré cela, même si le texte n'est pas français, il est écrit dans un des dialectes du nord (très sûrement en normand) très proche du français.

diphthongaison *go-te* > **gou-te*, et ce ne fut pas le cas. Essayons donc d'établir la chronologie relative de la simplification des géminées en se servant pour cela du phénomène de *lenition* (l'affaiblissement des consonnes) qui arriva de manière générale sur une partie importante de l'ancien Empire Romain (partiellement également en Ile-de-France).

Il faut rappeler que ce processus toucha, entre autres, les consonnes occlusives *p, t/b, d* en position intervocalique et avait un caractère de changement régulier dans le cadre du système des consonnes. La conséquence fut la disparition des consonnes longues *tt, pp*, ainsi que la sonorisation des courtes *t > d, p > b*. A une certaine étape de l'évolution de la langue française, il existait un tel enchaînement de changements interdépendants :

gutta > gote (tt > t)	cappa > cape (pp > p)
mutare > mudcr (t > d)	ripa > ribe (p > b)
[sudare > suer (d > ō)]	[faba > fêvc (b > v)]

Chronologiquement ce phénomène devait avoir un autre ordre, ce qui veut dire que la simplification des géminées était la conséquence de la sonorisation des consonnes occlusives *p, t*. En d'autres termes, ces consonnes se sonorisèrent d'abord en *b, d* et ensuite les doubles consonnes *pp, tt* se simplifièrent en *p, t*. La sonorisation est un phénomène très ancien dans les langues romanes et W. Mańczak (1985 : 48) la date tout de suite après la palatalisation de *c* ([k]) avant la voyelle antérieure (dans les *Serments de Strasbourg* les consonnes sonores apparaissent déjà très clairement). La simplification des géminées arriva très sûrement après la sonorisation, bien que nous ne sachions si tout de suite ou après un certain temps. En accord avec ce que nous avons affirmé, quand cela survint, la diphthongaison des *e, o* libres dut être déjà un phénomène mort, car dans le cas contraire, les formes avec les consonnes simplifiées et avec une voyelle libre (*gote, cope, sec*) auraient également subi ce processus².

A la fin, rappelons encore rapidement les diphthongues de l'ancien français issues du résultat de la vocalisation de la consonne implosive *l* dans les mots tels que :

ciels > cieux [sieux]
 alba > aube [aubə]
 colapu > colpu > coup [koup]
 collocare > coucher [kouʃe]
 pollicem > pouce [pousə]

Il nous semble qu'elles devaient apparaître après le passage de la diphthongue *ou* (< *o*) en *eu*. G. Straka (1970 : 63) situe cet événement au VII^e siècle, donc plus ou moins cent ans après l'apparition des diphthongues descendantes. La vocalisation

² Nous considérons bien-sûr que la voyelle tonique *e, o* a gardé sa couleur première, c'est-à-dire qu'elle était toujours tenue (c'est ainsi d'ailleurs que aussi bien Brunot que Bourciez le constatent dans les travaux cités ici). Sans ce principe notre réflexion perdrait son sens.

de *l* (> *u*) est reflétée dans l'orthographe, mais nous la rencontrons seulement à partir du XII^e siècle. Peu après, ces diphtongues (ainsi que les autres issues du résultat de la chute des consonnes) subiront cependant la monophthongaison: *ou* > *u*; *au* > *o*; *eu* > *ø*, et ainsi se terminera l'époque des diphtongues dans la phonétique française.

Ce que nous avons dit à propos de la chronologie relative des processus phonétiques liés avec la diphtongaison des voyelles étroites *e*, *o* peut être résumé de la manière suivante (cf. *ibidem*, 62-63) :

Diphtongaison du <i>e</i> accentué libre (> <i>ie</i>)	(I ^{ère} moitié du III ^e siècle)
Diphtongaison du <i>o</i> accentué libre (> <i>uo</i>)	(III/IV ^e siècle)
Sonorisation des consonnes en position intervocalique	(fin du IV ^e siècle)
Diphtongaison du <i>e</i> accentué libre (> <i>ei</i>)	(VI ^e siècle)
Diphtongaison du <i>o</i> accentué libre (> <i>ou</i>)	(VI ^e siècle)
Simplification des consonnes géminées	(VII ^e siècle)
Vocalisation du <i>l</i> implosif au <i>u</i> (<i>l</i> > <i>u</i>)	(VII ^e siècle)
Perte des voyelles finales (à l'exception de <i>a</i>)	(VIII ^e siècle)

Les informations concernant la chronologie absolue des changements particuliers donnés entre parenthèses sont tirés du travail déjà cité de G. Straka : *L'évolution phonétique du latin au français sous l'effet de l'énergie et de la faiblesse articulatoires*.

BIBLIOGRAPHIE

- Bourciez E. (1967), *Éléments de linguistique romane*, 5^e éd., Paris.
- Brunot F. (1966), *Histoire de la langue française des origines à nos jours*, t. I, Paris.
- Cohen M. (1967), *Histoire d'une langue : le français*, 3^e éd., Paris.
- Haudricourt A.G., Juilland A.G. (1949), *Essai pour une histoire structurale du phonétisme français*, Paris.
- Języki indoeuropejskie*, (1988), pod red. L. Bednarczuka, t. II, Warszawa.
- Lausberg H. (1965), *Lingüística románica*, vol. I. *Fonética*, Madrid.
- Mańczak W. (1985), *Phonétique et morphologie historique du français*, 5^e éd., Warszawa.
- Straka G. (1970), *L'évolution phonétique du latin au français sous l'effet de l'énergie et de la faiblesse articulatoires*, Strasbourg.
- Von Wartburg W. (1991), *La fragmentación lingüística de la Romania*, 3^e éd., Madrid.